

## Lettre à n'importe qui

Maude Veilleux

Numéro 165, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Veilleux, M. (2020). Lettre à n'importe qui. *Moebius*, (165), 145–149.

# Lettre à n'importe qui

Maude Veilleux

*Lorsque la vie publique a atteint un stade où la pensée se transforme inéluctablement en une marchandise et où le langage n'est qu'un moyen de promouvoir cette marchandise, la tentative de mettre à nu une telle dépravation doit refuser d'obéir aux exigences linguistiques et théoriques actuelles avant que leurs conséquences historiques rendent une telle tentative totalement impossible.*

THEODOR W. ADORNO  
ET MAX HORKHEIMER

*Dialectique de la raison*

Lettre à n'importe qui,

Toi, la jeune poète que je ne connais pas. Ton nom revient souvent. On m'a dit que tu avais du talent. Prépare-toi. Arme-toi. Ils feront tout pour te casser parce qu'ils ne peuvent pas endurer l'idée d'une femme qui écrit, parle et bouge

librement. Ils démoliront tes livres dans des critiques sans argument. Ils crieront pendant tes lectures publiques. Ils te transformeront en token passion, voudront que tu deviennes leur muse. Ils te regarderont vivre, s'occuperont de ton désarroi, s'arrogeront ta douleur, ton histoire pour en faire le personnage féminin cliché de leur crise de roman-fleuve. Ils te couperont la parole pour t'expliquer ce que tu connais mieux qu'eux. Ils t'écriront en privé pour te lancer des fleurs, t'assureront une place dans un palmarès, sur la liste d'un prix, seulement après ils t'enverront des dickpics. Ils mettront ton visage partout, et malgré toi tu participeras à ce stéréotype de la jeune écrivaine mignonne. Ensuite, ils diront : « Je ne comprends pas pourquoi on te médiatise autant. » Ils te rassureront, te diront qu'ils sont mélancoliques ou romantiques même lorsqu'ils seront en train de t'agresser. Ils diront que tu n'es pas une écrivaine, que ton travail n'est pas du travail. Ils glorifieront ton physique dans des colloques devant des collègues, devant ta face, entre deux phrases sur la poésie québécoise. Ils te flatteront les cheveux comme on flatte un caniche. Ils ne liront jamais tes livres, mais auront toujours les bons mots pour te faire douter. Ils t'inviteront à donner des ateliers à l'autre bout de la province, et essayeront de te ramener dans leur lit.

Ils s'assureront que tu doives les remercier pour des faveurs que tu n'as jamais demandées. Ils feront semblant d'être ton ami. Ils t'inventeront un récit pour te pousser vers la mort parce qu'on adore les écrivaines mortes. « Soyez donc mortes qu'on puisse vous lire sans se sentir faible. » Ils seront partout. Tu finiras par te méfier de tous, par t'éloigner de ta communauté. De toi-même aussi.

Dans l'autobus, un inconnu te dira : l'art me garde vivant. Tu ne trouveras pas les mots pour lui répondre. Parce que

tous ces discours sur l'importance de l'art, ils t'écoeurent. Tu sais bien qu'il n'avait aucune importance, ce projet pensé par un travailleur culturel pour rentrer ben square dans sa demande de sub. Tu sais qu'on lit les livres en diagonale pour compléter son Goodreads challenge. Tu sais surtout que, toi, ton travail artistique, il se construit dans l'édifice de la violence.

Je suis écrivaine à temps plein. J'ai cette chance. Je parle d'un point de vue d'ultra privilégiée, j'en suis consciente. On m'appelle. On m'invite. On me lit. Et, je produis. Je tape des poèmes. Et, je n'ai parfois rien à dire. Alors, je programme un bot pour qu'il écrive à ma place. Il fait les poèmes maintenant. Je deviens doucement une entreprise. Derrière mon visage s'organise un plan marketing. Je mets en place des mécanismes de sous-traitance. Je suis une shop. Une shop de littérature. Et, je m'écoeure. Regardez, j'ai fait ce produit. Achetez mon produit. Voici ma face et mon produit dans le journal.

Les écrivain·e·s ne sont souvent que des lignes ajoutées sur des rapports annuels d'organismes culturels. Il ne faut pas croire que nous sommes convié·e·s pour le déploiement de notre pensée quand on nous déguise en clowns de la parade poétique. Nous sommes là parce que les algorithmes nous aiment bien. Nous générons du clic. Il est de bon ton de nous avoir sur un line-up. Nous sommes le piment fort dans la salsa. Une saupoudrée de paprika sur le pâté chinois. Une marchandise symbolique pour milker davantage les conseils des arts. La pensée est assurément perdante dans ce paradigme du faire faire, surtout qu'elle se déploie le plus souvent sans égard au respect des pratiques.

J'en viens à n'aimer que les projets et les festivals sans subventions. Ces endroits sans compromis. Parce qu'avec

l'argent vient le devoir de répondre aux exigences de l'autre. Le choix radical que j'ai fait de vivre de l'écriture perd de sa force lorsqu'il s'actualise dans la logique du salariat. Ils ont besoin de mon travail pour exister, mais je suis celle qui doit se soumettre à leurs désirs pour accéder à l'argent. Ils contrôlent le capital. Alors, je dois me rendre désirable à leurs yeux pour accéder à ce capital. Ne pas déplaire devient un enjeu primordial pour survivre dans cet écosystème puisque pour arriver à amasser un salaire décent nous devons cumuler les petits contrats. Nous devenons soudainement des chauffeurs Uber attentifs à notre cote.

On commence à comprendre la position du travail autonome au sein de l'hypercapitalisme. Position qui, derrière l'attrait de la liberté, permettrait davantage de saccage dans les droits du travail. Pour les écrivain·e·s, cette mise au travail se caractérise par la production du soi confondant ainsi la frontière entre travail et hors travail. Notre rôle ne se réduit plus à fabriquer le produit. Nous devons nous construire des éthos bien calibrés pour plaire au maximum. Ne surtout pas lâcher la manivelle de l'autopromotion. Transformer la socialisation en networking. Surtout, surtout, vénérer le livre. Pas la littérature. Pas la création. Le livre, l'objet fétiche qu'on note comme on note un restaurant sur Yelp. Laisser tomber la vénération du livre placerait le lectorat dans une impasse. Le laisserait face à une activité intellectuelle désarmante dans laquelle son rôle, réduit à la consommation, ne serait pas convoqué. Or, si je ne consomme pas, que suis-je ? Où vais-je ? J'erre, et je dois lire pour vrai.

On dit que l'écrivain·e doit soutenir la chaîne du livre. Sans cela, il n'est plus solidaire de ceux qui l'appuient. Que l'écrivain·e ne récolte qu'une mince part du gâteau importe moins que les structures du marché en place. Comprenez, je

ne suis pas contre la chaîne du livre. J'en connais l'importance. Toutefois, je m'y sens essentielle et mise de côté à la fois. Car la chaîne doit assurer la reproduction matérielle de son existence par la marchandisation de l'écrivain·e. De ce fait, la légitimité qu'on accorde à un·e écrivain·e est directement liée à sa capacité de vente. Pour bien commercialiser un produit, il importe de le construire comme un concept concret, un objet aux contours lisses. C'est probablement ce qui fait que les écrivaines, on les aime jeunes ou décédées.

Alors, cette belle phrase que je croyais être un aboutissement – « Je suis une écrivaine. » –, derrière elle se cache plutôt : « Je suis une travailleuse sans limites, 24/7, et je suis un produit. »

Ma puissance d'agir, elle n'en peut plus de satisfaire l'autre. Elle n'en peut plus d'être soumise à la brutalité du capitalisme, le grand agrégateur des violences de classe et de genre, des violences sexuelles et du racisme.

En adoptant la littérature, je pensais être dans le clan des résistant·e·s.

Toi, tu seras une écrivaine. Et, tu ne sauras peut-être plus comment poursuivre. Tu ne seras pas seule.

Maintenant, je m'adresse aux autres, à celles qui ont su persister. Je demande la voie pour y arriver. Je veux connaître le monologue intérieur qu'on doit taire pour avancer. Je veux le procès-verbal de vos nuits d'angoisse. Je veux aussi connaître les noms de celles qui se sont finalement tues sous la pression. Je veux que tous ceux et celles à qui l'on dit que la littérature québécoise est importante comprennent ce qu'ils soutiennent aussi. Je deviens un mauvais chien. Un très mauvais chien qui transpire et dégouline partout. Je m'en fous. Un chien qui n'a plus rien à perdre est un chien libre.